Judith Gautier

Le Livre de Thot

Bas-relief dans le temple de Kneneu-Rhodes (Egypte).

Gallica
BnF
Source gallica.bnf.fr / BnF

LE DIX-SEIZIÈME DIONYSIE

Lorsque le dix-huitième Dionysie eut fait le tour de la terre, et chanté les divinités, Dionysos Sauveur-Lumière qui présentait une passage, souterrain des ténèbres, et Dionysos-Ouranos qui versait la pluie, et Dionysos-Zeus qui ordonnait les saisons,

Il vint sous l'Amphore au monument de la vaste Amphitrite, et il y trouva Ariadne, la fille de Minos, qui pleurait sur le lit de Thésée, et qui, dans son ivresse, ne voyait pas le dieu, et ne le reconnaissait point, tant elle était éperdue, tant elle était affolée par le chagrin.

Et Dionysos-Zeus lui ordonna de la consoler, et de la prendre pour épouse, et de la faire immortelle, et de la placer parmi les Immortels, et de la faire boire à la coupe d'ambroisie, afin que, dans l'éternité, elle ne connaît point la douleur, et que, dans l'éternité, elle ne connaît point le chagrin, et que, dans l'éternité, elle ne connaît point la tristesse, et que, dans l'éternité, elle ne connaît point le deuil

— Tu le crois, eh bien ! regarde.

Et, pâle d'horreur, la princesse vit s'avancer, après les orchestres et les danseuses, portée dans une litière magnifique, une autre Tantyris, toute semblable à elle-même, merveilleusement parée et rayonnante de joie.

— Il faut que Horus choisisse entre toi et elle, dit Aménâa. S'il se trompe, tout est fini. Va, cours vers ton père, et qu'Isis vous protège !

Le pharaon, dans un char tout orné d'or, marchait à côté de la fiancée.

Tantyris se jeta au-devant des chevaux, qui, effrayés, se cabrèrent, et elle sauta dans le char, s'abattit sur la poitrine du roi.

— Père ! père ! cria-t-elle, reconnais ton sang, sauve-moi de toutes ces épouvantes. Celle-ci n'est pas ta fille, c'est un fantôme horrible, qui usurpe ma forme et prend ma place !

— Ma fille ! murmurait le roi, dans quel état !... Mais comment se peut-il ?...

Et il regardait tour à tour celle qu'il avait dans ses bras, et la fausse Tantyris, qui se penchait hors de la litière, et disait d'une voix douce et mélodieuse :

— C'est sans doute une pauvre folle ; surtout, qu'on ne la maltraite pas. Je ne veux pas de malheureux le jour de mon bonheur.

Horus était sorti de son palais, en grand appareil, et il s'avançait au-devant de sa fiancée.

— Viens ! Viens ! mon fils, s'écria le roi, voyons si l'amant sera plus clairvoyant que le père. Les dieux sont irrités contre nous. Ils nous proposent une énigme, dont la solution, à ce que je prévois, peut être terrible. C'est à toi, je pense, de la résoudre.

Et Horus, plein d'épouvante, s'écria :

— Malheur au possesseur du *Livre !* a prédit le mort à qui je l'ai ravi. Ah ! je comprends toute l'horreur de cette vengeance : si je ne devine pas juste, c'en est fait de nous !

Frémissant de crainte, le visage pâle comme l'albâtre, il regardait alternativement les deux princesses, l'une, échevelée, défaite, les yeux pleins de larmes, l'autre, triomphalement belle, sous ses parures, et qui le contemplait avec un sourire enivré.

Une angoisse étreignait toute cette foule qui regardait, les respirations s'arrêtaient dans les poitrines oppressées, un silence absolu régnait.

Le jeune homme, comme fasciné par le regard, lourd de langueur, qui pesait sur lui, sembla se décider : il fit quelques pas du côté de la litière.

Alors, se croyant perdue, Tantyris poussa un sanglot déchirant. Horus s'arrêta, en portant la main à son cœur que cette plainte avait traversé comme la lame d'un glaive.

Il courut à elle, la saisit dans ses bras, la serra sur sa poitrine avec délire, lui disant à travers ses larmes :

— C'est toi ! c'est toi ! ma bien-aimée ! Comment ai-je pu un seul instant hésiter ?

Aussitôt, celle qui était dans la litière, ouvrit la bouche à la largeur d'un grand cri : puis elle disparut, ne laissant à sa place qu'une poignée de cendres.

Alors, la foule, trépignant de joie, poussa une longue et formidable acclamation, qui monta vers le ciel, effrayant les oiseaux, et se prolongea jusqu'au moment où le roi, étendant la main, réclama le silence.

. . . . . .

— Qu'un sacrifice de gratitude soit offert aux dieux, qui ont éloigné de nous le malheur, dit-il d'une voix haute, mais *le Livre de Thot,* voici : nul ne l'ouvrira, nul ne le lira ; qu'il soit replacé dans le tombeau de celui dont il a déjà causé la mort. Les dieux, très bons, nous ont dominé la puissance, les richesses, la beauté et toutes les bonnes choses de la terre ; ils nous ont accordé, même, une grande part du ciel, puisque nous avons l'amour. Sachons nous contenter de ces dons, et n'éveillons pas les divines colères, en portant une main audacieuse sur le voile de l'inconnu, qu'il n'est permis à nul vivant de soulever.

Le livre de Thot,
de Judith Gautier (1845-1917),
récit extrait du recueil *Fleurs d'Orient,*
est paru chez Armand-Colin, à Paris,
en 1893.

ISBN : 978-2-89668-906-4
© Vertiges éditeur, 2019